Coucher de soleil peint sur une armoire de l'Auberge Ganne, attribué à Jollivard.

Millet à Barbizon

Sans Millet, Barbizon ne serait pas plus connu que Bougival ou Marlotte. Barbizon doit à Millet sa célébrité dans le monde, particulièrement aux Etats-Unis. Les Anglo-Saxons aiment la peinture de Millet, à la fois morale et empreinte de cet amour de la vie simple et naturelle qui est le fond de l'âme protestante. Il y avait du calvinisme chez Millet.

C'était un homme de grande taille, d'une corpulence remarquable, à l'encolure de taureau. Ses drus et longs cheveux découvraient sous un large front des yeux d'un bleu intense. Le parler était lourd, traînant, et se ressentait de l'origine normande du peintre. La langue bégayait un peu, sans que Millet se privât pour cela, quand on avait réussi à le mettre en confiance, de tenir des discours sentencieux et philosophiques. Ceux que j'ai mis dans sa bouche, au chapitre X de Nathalie, ont été pris dans ses lettres.

Le dessin, professait-il, était une écriture comme une autre. L'artiste devait apprendre à dessiner de mémoire comme l'enfant cesse de copier des lettres dès qu'il peut se passer de modèles. Il définissait la composition l'art de transmettre aux autres notre pensée. Pour cela il n'y avait pas de règles, mais il n'y avait pas de composition sans ordre. L'ordre mettait chaque chose à la place qui lui convenait et donnait la clarté, la simplicité et la force ; c'était ce que Poussin nommait les convenances. Il qualifiait d'absurde l'idée de règles établies une fois pour toutes à l'usage de ceux qui voulaient faire de l'art : "*Le peintre qui voit par lui-même la nature et en reçoit des impressions ne trouvera auprès d'aucun maître le moyen de les communiquer.*" On ne donne pas le flair au chien. Mais l'exemple des grands artistes, des gens forts – cette expression revenait fréquemment sur ses lèvres – prouve qu'aucun n'a pu faillir à la loi de l'ordre. Sans elle, l'expression ne pourrait se manifester. Les choses ne prennent leur valeur que par la place qu'elles occupent. Les gens forts ne diffèrent entre eux que par la physionomie finale de leur œuvre. On peut enseigner la technique de l'art, le mélange des couleurs, le maniement des pinceaux, mais l'élève ne sera un artiste que le jour où il verra par ses yeux. Pour faire un civet, prenez un lièvre. Ce qui veut dire qu'un homme ne devient pas ce qu'il n'est pas. Les bons préceptes ne font que développer ce qu'il a en lui. Il faut à l'œuf une couveuse, mais si l'œuf n'a pas de germe, à quoi servira la couveuse ?... La beauté résulte de l'harmonie. Un arbre tordu est-il plus beau qu'un arbre droit ? Je n'en sais rien, je sais seulement qu'il est telle situation où un bossu paraîtra plus beau qu'Apollon parce que plus conforme à l'ordre, à l'harmonie...

On me reproche quelques fois de nier les charmes de la campagne. Mais j'y trouve bien plus que des charmes : d'infinies splendeurs. Je distingue très bien les fleurs dont le Christ disait que Salomon dans toute sa gloire n'avait jamais été vêtu comme l'une d'elles, je vois les auréoles des pissenlits et le soleil qui étale ses rayons, là-bas, là-bas, par delà le pays. Mais je vois aussi dans la plaine les chevaux fumants qui labourent et, dans un endroit rocheux, un homme éreinté dont on a entendu le han depuis le matin

et qui tâche de se redresser un instant pour souffler. Mes critiques sont des gens instruits et plein de goût, mais je ne peux pas me mettre dans leur peau, et comme je n'ai de ma vie vu autre chose que les champs, je tâche de dire comme je peux ce que j'ai vu. Ceux qui voudront faire mieux auront la partie belle après moi ! Certains, disait-il encore, m'attaquent parce qu'ils me soupçonnent d'être socialiste. Comme s'il n'était pas possible de représenter la misérable condition de l'homme voué à gagner sa vie à la sueur de son front, sans y mettre une intention politique. Eh bien, tant pis, je consens à passer pour socialiste ! Ce sera toujours le côté humain qui me touchera le plus en art! Si je pouvais faire ce que je veux, je ne ferais rien qui ne fût le résultat d'une impression provoquée par l'aspect tragique de la nature. Ce n'est jamais le côté joyeux des choses qui m'apparaît. Le côté joyeux, je ne le sens pas, je n'y crois pas. Pour moi, la vie est un drame sombre. J'y reconnais partout une implacable fatalité.
C'est pour cette raison que je m'efforce de faire en sorte que mes personnages aient l'air horriblement soumis à leur condition, sans qu'il leur puisse venir à l'idée d'en changer. J'ai horreur des inutilités, des remplissages, des gentillesses. Tenez, dans la Femme portant un seau, qu'est-ce que j'ai voulu rendre ? J'ai voulu rendre, non pas une porteuse d'eau, ni même une servante, mais la femme qui vient de puiser de l'eau pour la soupe de son mari et de ses enfants. J'ai voulu qu'elle ait l'air de porter la charge exacte des seaux pleins et qu'à la grimace que lui tire l'effort de ses bras, on devine sa bonté. On me reproche d'être sentimental et, bien au contraire, j'ai voulu que cette femme accomplisse avec bonhomie et naturel, sans le considérer comme une corvée, un acte qui rentre dans sa tâche de tous les jours. J'ai voulu faire sentir la fraîcheur du puits et qu'à son air d'ancienneté on imagine toutes les femmes qui sont venues y puiser de l'eau. Est-ce assez beau, tous ces êtres invisiblement unis aux choses qui les entourent ?

L'ombre du berger qui rentre à la ferme, enveloppé de son large manteau, a quelque chose d'étrange, ne trouvez-vous pas ? Il semble être d'une autre race et descendre des pasteurs nomades de Palestine ou d'Arabie. De Pâques à la Saint-Martin, il couche à la belle étoile. Pendant les longues nuits d'été, il lit comme ses ancêtres dans le livre immense du ciel où les phrases sont des constellations. Tous les bruits de l'obscurité lui sont familiers, les cris stridents des grillons comme la note triste et monotone du crapaud. Toujours seul dans la plaine, il se parle à lui-même. Il connaît les vertus des plantes et passe pour sorcier. C'est tout cela que j'ai voulu peindre dans mon Berger au parc la nuit. J'ai voulu qu'à regarder ma toile on puisse entendre le chant et le silence de l'air. J'ai voulu faire sentir l'infini… Je ne sais pas ce que les gueux d'arbres se disent entre eux, mais ils se disent des choses, et si nous ne les comprenons pas, c'est que nous ne parlons pas la même langue, voilà tout.
Je crois seulement qu'à l'inverse de messieurs les journalistes du café Tortoni, ils font très peu de calembours. La forêt, la nuit, avec ses effondrements de rochers aux proportions démesurées, me fait penser à l'origine du monde, quand le chaos en mouvement broyait des générations d'êtres humains ou que l'esprit de Dieu planait sur les eaux. J'irai tout à l'heure demander à Rousseau s'il veut y faire un tour avec moi. La forêt, le silence, la solitude, Rousseau les aime encore mieux que moi. Il y est comme le marin sur la mer. Au plateau de Belle-Croix, pendant des heures, immobile sur un rocher comme un capitaine sur sa dunette, il a l'air de faire son quart. Il ne peint pas, il contemple, il laisse ses chers arbres lui entrer lentement et profondément dans l'âme. C'est un homme fort, que Rousseau !

La face large de Millet, empreinte de mélancolie et de débonnaireté hautaine, se prolongeait jusque sur la poitrine par une barbe brune et touffue où la bouche, marquée du même pli de bonté morose et un peu dédaigneuse que la paupière, s'enfouissait presque complètement. Le regard peu ouvert, oblique et souvent baissé, indiquait le repliement sur soi et la méfiance. Affable et courtois, avec une pointe de gaîté brusque de loin en loin, Millet semblait toujours perdu dans un rêve obscur ou accablé de migraine.
Dans l'été de 1849, fuyant le choléra, lui, âgé de trente-quatre ans, sa compagne, qui en avait vingt-deux, leurs trois enfants et la servante avaient quitté Paris et, descendus du train à Fontainebleau, s'étaient enfoncés dans la forêt. Ils arrivèrent à Barbizon sous une averse qui avait forcé les femmes et les deux petites filles à relever leur jupe sur la tête. Probablement parce qu'on manquait de place à l'auberge Ganne, ils passèrent leur première nuit dans un bâtiment de ferme de la Grand Rue que M. et Mme Durand ont transformé il y a quelques années en maison d'habitation et appelé Pentecôte. Puis, au bout de quelques jours, ils prirent logement chez un paysan, Jean Gattelier, dit Petit-Jean, à l'extrémité du village, du côté de la plaine. Millet et son ami Charles Jacque qui, quelque temps auparavant, étaient venus explorer ce pays dont Diaz leur avait tant parlé, louèrent ensuite, dans la Grand Rue, deux maisons contiguës. Celle de Millet était d'un loyer de cent-soixante francs par an. Jacque se rendit acquéreur de la sienne. Il la revendit bientôt à Sensier.
La brouille de Jacque et de Millet n'a jamais été bien éclaircie. Les uns l'attribuent au fait que Jacque aurait fait commerce de dessins à lui donnés par son ami ; il est probable que l'orgueil de Millet avait fini par être insupportable à Jacque, demeuré un Parisien au caractère narquois et instable et à la dent souvent mordante. Frileux et emmitouflé, il offrait au physique et au moral un parfait contraste avec Millet, Jupiter silencieux et pontifiant.

Tandis que Millet s'isolait dans un farouche mépris de la réussite et de l'argent, Jacque achetait des terrains, les revendait, créait des races de volailles, inventait une boite à élevage, introduisait à Barbizon la culture des asperges, écrivait un livre qui fut illustré par lui, le Poulailler, collaborait aux journaux. Il était, comme on dit, dans la vie. Au contraire, Millet s'en écartait de plus en plus. À ces divergences s'ajoutaient d'épineuses questions d'amour-propre artistique dont on retrouve l'écho dans une introduction écrite par J.-J. Guiffrey pour l'Œuvre de Charles Jacque : "*Il semblerait, à écouter bon nombre de critiques et M. Charles Blanc lui-même, que ce serait l'influence, ou seulement l'exemple de M. J.-F. Millet qui aurait décidé M.*

Jacque à rendre aux paysans l'air agreste et rustique qui convient aux travailleurs des champs. M. Millet n'avait point encore songé à peindre la campagne et ses habitants que déjà M. Jacque avait corrigé sa première tendance à l'élégance et à l'affèterie dans les scènes rustiques. Plusieurs planches de 1844 et bon nombre de gravures sur bois témoignent de cette conversion bien antérieure aux premiers vrais paysans de M. Millet. Seulement, M. Millet qui, vers 1848, peignait des baigneuses et des petites femmes nues fort prisées des vieux amateurs de tableaux, a poussé le système adopté antérieurement par M. Jacque jusqu'à ses dernières limites; et ses audaces extérieures, ses excès peut-être, l'ont fait passer pour l'inventeur de la théorie qu'il a développée à outrance. Il importe peu, d'ailleurs ; nous voulions simplement prévenir un reproche et détruire l'opinion que M. Jacque s'est fait le timide imitateur d'un genre très louable d'ailleurs, et dont il a été, sinon l'un des plus hardis, du moins un des premiers initiateurs."

Il paraît certain en effet que Charles Jacque, qui avait amené Millet à Barbizon, avait influencé d'abord son ami. Mais peu importe, comme dit J.-J. Guiffrey, Millet fut un peintre de génie, il courut les risques de ses audaces qui n'ont pas toutes été heureuses et qu'il expie encore aujourd'hui. Charles Jacque plaisait davantage et il plaît encore, on ne le discute pas, mais il n'est qu'un petit maître plein de sentiment et de grâce.

"*O Millet, sous les vastes cieux…*" Combien de fois ce premier vers du sonnet de Banville ne m'est-il pas revenu à l'esprit au cours de mes promenades dans cette plaine dont l'horizon forme le fond de tant de tableaux ! Assurément, Barbizon doit sa réputation à sa forêt, aux gorges d'Apremont et à leurs vieux chênes chers à Rousseau, mais ce qu'il offre de plus beau, c'est peut-être sa plaine, chère à Millet. Que les crépuscules y sont émouvants ! Quelle somptuosité dans ses couchers de soleil ! J'aime m'y enfoncer à la fin de la journée, à travers ses éteules ou ses blés pointillés de bleuets et de coquelicots. Son caractère particulier tient aux petits bois qui la parsèment comme des îles sur la mer, et ces petits bois sont bien en effet des îles rocheuses émergées de la terre arable, ils sont des morceaux détachés de la forêt, leur origine, leur formation a été la même. Sans les roches que leur verdure dissimule, ils auraient été défrichés depuis longtemps. En m'avançant au milieu de cet archipel, j'ai l'impression qu'on a sur un bateau, au sortir du port ; je perds le sentiment de la distance, tout à coup Barbizon a disparu et je me sens seul entre le ciel et la terre. Devant moi, très loin, du coté de Fleury ou de Perthes, une immense lagune de feu et de sang s'étend, s'étale en flamboyant. Elle m'attire. Je marche, je marche vers elle en suivant des chemins de terre qui souvent s'effacent sous le rouleau ou la herse. Je marche l'esprit absorbé dans une rêverie sans limite et sans objet, jusqu'à ce que la féerie du couchant commence de s'éteindre, et alors je m'arrête comme sous l'effet du découragement.

À quoi bon aller plus loin ? La nuit s'élève du côté de la forêt qu'elle a déjà recouverte d'une gaze mauve. Si je suis à la corne du bois, je m'y assecis et mon chien vient aussitôt place entre mes jambes. Il subit comme son maître l'influence cosmique de l'heure. Une vague tristesse, le sentiment que tout ici-bas finit dans les ténèbres et dans la mort nous fait éprouver le besoin de nous tenir l'un près de l'autre.

■ ***André Billy,*** de l'Académie Goncourt
Extrait de "Les beaux jours de Barbizon", 1947, reprint 1985, Les Presses du Village, 77139 Etrépilly.